

Seuils

Mahdia Benguesmia

Seuils

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12846-7

Avant-propos

Seuils est le titre que nous avons choisi pour affronter un monde d'idées qui nous paraît aujourd'hui plein de contradictions et de parasitage.

Notre monde, malgré les progrès qu'il a su accomplir à travers les âges, n'a pu malheureusement se débarrasser d'une vision trop exigüe envers l'homme et ses capacités de faire prospérer, à travers le rêve et la poésie, une multitude de mondes. Certes, il a pu réaliser plus ou moins cela dans le domaine technologique, mais de quel degré d'espace dispose la réalisation du rêve au milieu de nos potentialités internes et à travers ce qui nous lie à tous les systèmes de vie environnants, par exemple ?

Nous voudrions, à travers la somme d'images exploitée dans ce recueil, reformuler le regard du lecteur saturé de mots lacunaires, d'images bellicistes le maintenant en permanence dans la peur d'une guerre imminente ou dans un monde de répétition où l'homme calque en permanence ses instincts millénaires de survie et de croissance, progressant insensiblement.

Seuils réunit des textes de différentes longueurs, allant d'une page et demi à quelques mots, et médite sur une nouvelle façon de lire le monde à travers ce qu'il nous suggère comme images, justes ou controversées. Sur des impressions à propos de poètes, de romanciers et autres artistes. Sur les écritures réelles ou imaginées ; sur la lecture, sur la langue qui nous fait adroitement ou maladroitement, celle de la flânerie et celle de la rêverie. Sur la poésie de la grammaire, des verbes, des mots en tous genres, des noms de villes lus comme des livres...

Un ouvrage auquel s'attachera le lecteur pour sa facilité de lire en fragments, en bref, des recettes pour affronter la faim de l'âme ou la fin du monde ou la rapidité avec laquelle va aujourd'hui celui-ci.

Un petit livre poétique qui s'intéresse à la vie dans quelques-uns de ses sens oubliés ou omis et qui propose des clés pour ouvrir joyeusement sur demain.

Seuils raconte l'ici et l'ailleurs ; entre ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous voudrions être. Une réalité mal perçue nous éloigne de la vérité et un rêve mal conçu nous écarte de nous-même, de notre essence... Rejoignons-nous dans cet entre-deux, devant cette porte qui est et qui n'est pas, et, sans laquelle, le rêve n'aurait aucune raison d'être.

Monde lacunaire

LA MI-VIE

Je fais tout à moitié parce j'habite aussi à moitié dans mon rêve ; j'entretiens deux mondes et voudrais les mettre en corrélation. Est-il possible qu'en écrivant un jour dans un rêve, on se retrouve publié dans la réalité ? Y a-t-il un couloir inexploré qui lierait un jour les deux ?

J'ai écrit des morceaux de livres – a-t-on jamais écrit un livre entier ? – des fragments de poésie, dessiné des bribes de mondes, et suis même allée un jour m'essayer aux sons d'une musique paléolithique.

Non, je n'ai jamais terminé d'écrire mon livre, parce que je n'ai jamais cessé de rêver. J'ai lu, depuis que j'ai appris à le faire, un long chemin de livres, parfois en lisant avec l'écrivain et parfois en écrivant avec son lecteur. Des fois, j'aide le premier à entretenir son monde à l'échelle d'une maquette en y gardant pour la lucidité de mon esprit ce qui ne me rend pas chimérique, et des fois j'ouvre la mémoire du livre à son passé et à son avenir.

Non, je ne suis pas dans l'abstraction, mais je tente une écriture que le hasard voudrait signifier autrement. J'ai horreur des ruptures, des arrêts, des retraits, des oublis, des pauses, des passages sur... des entretemps, des intermédiaires, des porte-parole, des souffleurs, des résidus, des trompe-tout et des mondes qui terminent.

J'entretiens mes rêves pour que ne finissent jamais mes mots. Je marche sans arrêt parce que je suis née dans le mot. Mon Père Adam n'avait pas de père et aucun de ses enfants ne portera l'empreinte d'un premier Grand-Père ; comme si le mot devait inventer la suite et non l'exorde, devait poursuivre et non retourner. Je n'ai

pas le droit de parler de retour ici car, l'évidence n'est pas un rêve. Si le Premier Homme n'avait pas rêvé, il ne serait pas venu et n'aurait pas déclenché la venue du mot. Le mot est né du rêve d'être. Le mot non plus n'a pas de Grand-Père car il crée le pas et non l'avant-pas. A-t-on un jour rencontré un rêve qui voudrait aller au-delà de l'Eden du Premier Homme ? Babel, « Bāb-Ilum », n'a pas eu lieu parce qu'il cherchait un Grand-Père qui n'a pas lieu d'être. Le rêve existe parce qu'il fait des rêves de génétique et non d'absoluité.

DÉSINTOXICATION

Faire le vide, effacer le temps compresseur et libérer les mains qui coïncent. L'astuce : fabriquer un vide de départ ; tout mérite d'être remplacé. Chaque passage dans n'importe quel moment du quotidien est neuf. Il ne passe jamais, au même moment, deux fois la même personne.

Je veux tout liquider, tout mettre dehors, ne rien garder dans cette mémoire qui me liquéfie et me verse en dehors de moi. Je ne veux même pas être liquéfiée en or-peu m'importe l'or. C'est ce qui n'a pas encore été qui me tente. Je veux relire, sans le langage prétentieux de l'homme, le monde ; ouvrir à nouveau ses premières pages ; regarder autrement ses lettres, ses mots, ses calligraphies qui n'ont pas encore déployé leurs ailes. Reprendre depuis El-Sifr, le non-chiffre, la non-lettre, le non-mot... Palimpseste, voilà le mot qui m'habite à présent ; mais non pas celui que crée le manque de papier, mais le parchemin du mystique sur lequel il lit le vide ; non pas ce qui a été effacé mais l'empreinte invisible de ce qui est et n'est pas. Non pas là où la fin a traversé, mais là où aucune fin ne peut prétendre être ; là où rien n'est, mais tout y est. Passage non passé de ce qui adviendra de l'homme redéfini. Comment rejoindre cette île qui n'est pas encore, et où j'ai déjà tracé mon nom ?

DOUX-LEURRES

Un écrivain s'écrit et s'écrie. Quoi de plus douloureux que celui qui sent dans sa chair la braise des mots ; ceux-là que la connaissance de la finitude a rendu cuisants. Je ne voudrais pas me mentir ni m'enorgueillir, quand je viens regarder dans ma conscience pure les stigmates inguérissables de ma destinée d'humain manipulé. Je récite sans cesse avec Clarissa Pinkola Estes que « Si vous avez une cicatrice profonde, c'est une porte » et que « la terre entière est le jardin de l'Eden », mais je n'arrive pourtant pas à guérir de mon mal être ; ce n'est pas une solution que je cherche mais une révision des comptes qui n'a pas encore eu lieu. Il est facile de créer des portes, c'est logique ; on y entre, on y sort, on y vient, on y va, on vit, on meurt ; mais est-ce logique de rester béat devant ce mouvement ininterrompu de va-et-vient qui vous répète mais ne vous améliore guerre ? Qu'a fait l'humanité depuis sa descente de l'Eden sinon répéter les instincts de vie et de mort inscrits dans son carnet génétique ? Non, pas de blasphèmes ! je sais, que je le veuille ou non, que je ne peux aller au-delà du prescrit divin. Je veux uniquement qu'on arrête de reproduire les mêmes instincts d'amour et de haine perpétrés par les premiers enfants d'Adam, ou qu'on les transcende, et qu'on se mette à la recherche de cette autre voie du salut qui nous détromperait d'une esthétique de l'illusion et nous renverrait dans un soft-way de l'esprit permanent et tangible pour nous parfaire, et auquel nous n'avons pas encore accès.

MI-MOTS

Qui y a-t-il derrière ces mots que je ne puisse découvrir ? Tous ces personnages sont miens, sont de mon sang, de ma fibre, de mes cellules, de mon cœur, de mon âme, et pourtant je ne parviens pas à m'unir à eux, ou comprendre ce qu'ils essaient de me dire. Non, notre langage est en-deçà de notre rêve. Il nous dit mal ou il nous dit peu – il nous dit à peine ! Il essaie de nous dissimuler l'essentiel. Mais

que savons – nous de l'essentiel ? Ce n'est pas ce qui me semble essentiel qui l'est. Nos mots nous mentent, ils nous dispersent ; ils nous font écarter de la vraie voie. Je suis celle qui manque à moi. Je manque à mon essence, je manque à mon vrai temps, celui qui doit m'instruire à l'osmose, au réveil, au vital, à la véritable rencontre avec cet autre langage qui transforme tous ces personnages-mots en attitudes comblant les vides de ceux qui nous ont dramatiquement quittés, étanchant nos soifs de connaissances infinies et repoussant les limites de ce bonheur qui s'étirole en nous, juste après l'avoir effleuré.

CARENCE

Je pense qu'il y a à l'intérieur de tout être humain la semence d'un désert qui s'active à sa naissance, grandit avec lui, mais sa dimension est insignifiante pendant la jeunesse jusqu'à ce qu'il atteigne un certain âge, quand il se met à attendre quelque chose et qu'il lui arrive d'oublier qu'il était en train d'attendre : là le désert, son désert est déjà en train de lui courir derrière ; il a déjà les pieds pris dans le filet de son sable, il ne sait plus s'en détacher et il devient vague petit à petit parce que ce désert maudit lui trouble la vue et attend l'heure propice pour l'anéantir.

Mourir n'est rien devant ce sentiment effroyable de se sentir partir petit à petit, loin de ceux qu'on aime, sans qu'on ait la force nécessaire pour hurler ni pour fuir cette malédiction.

L'amour est-il à ce point indifférent vis-à-vis de lui-même, ou est-il à ce point incompetent devant les mises à jour du temps qui, à son insu, le détache de sa trajectoire et le laisse hébété ?

RÉVALITÉ

Il n'y a pas de rêves qui se réalisent, il y a des actions qui aboutissent, qu'on pourrait parfois mettre dans la case « rêve de l'humanité », mais un vrai rêve comme par exemple : dormir à Jakarta et se réveiller à Hongkong, pousser la porte de la cuisine et trouver,

vous attendant à votre table à manger, le poète dont vous avez lu des vers le soir, qu'il soit de votre époque ou d'il y a mille ans, cela n'est l'apanage que de l'imaginaire cinématographique. Hélas, non, les rêves, les vrais resteront à jamais rêves. Mais à quoi bon vouloir s'accommoder d'une illusion, et avoir foi en une connaissance qui vous prend pour un nigaud en vous faisant croire que le soleil se lève pour vous et que, si vous n'avez pas d'ailes, c'est parce que vous valez mieux qu'un oiseau.

DÉ-SAISONS

Désolée pour ma carrière ! mais, très en colère contre ces janvier, février, mars, avril et mai qui ne décollent pas. Le temps, c'est impérativement les mois et les saisons, ces années qu'on perd, dont on ne sait pas s'en servir, qui ne laissent pas de trace. Vivre dans le vide, voilà le mot qui pourrait définir ce temps gaspillé en dehors de l'écriture. Vivre sans écrire, c'est vivre sans vivre.

SUR-MOT

Aujourd'hui Thomas Tronstromer est mort, et seuls les drapeaux de la poésie sont en berne. Je veux imaginer un monde où la poésie serait la nationalité commune de toute l'humanité, et où, dès la disparition d'un poète, dans n'importe quelle région du globe, les drapeaux de tous les gouvernements du monde seraient mis en berne, et qu'on lui préparerait partout des obsèques virtuelles et qu'on le pleurerait dans chaque maison, même si on n'avait jamais entendu parler de lui.

MI-MONDE

Toutes ces choses qui m'entourent, qui font accessoirement partie de mon quotidien, auxquelles je suis peu ou prou attachée, mais qui ne peuvent m'aider à réaliser ce dont je suis éprise, ce

temps qui me manque où je serais en elles et en moi-même. Où je serais la confidente de mon jardin, le miroir de mes livres, le peigne de la belle chevelure de mes mots, le beau rêve de mes rêves... Où je viendrais cueillir, chaque jour, dans mon cœur, le bouquet que je mettrais sur mon bureau où, entre mon monde et moi, comme c'est au paradis, un attachement amène et indéfectible.

MOTS LACUNAIRES

Le mot qui sape l'appétit du bonheur : l'attente.

L'attente ne se réfléchit pas, elle se justifie, mais son alibi est d'une précieuse innocence. Attendre est une entreprise qui fait marquer la mort.

Un mot a cassé les ailes d'un oiseau. Une pierre ou une balle l'aurait peut-être manqué !

Il n'y a que le silence qui ne possède qu'un seul fil, en bloc ; quand il est rompu, le monde est sauvé, quand il est entier, tout se meurt ou tout se prépare à disparaître !

Les hommes ont inventé des mots qu'ils n'ont pas su remplir convenablement. La rhétorique peut servir d'échappatoire à leurs élus ; il semble pourtant que son talent n'est pas du tout humain !

La Majuscule, qu'est-ce qu'elle peut reprocher à nos rêves imprimés en minuscule ? Car, dès qu'on écrit « rêves » en petits caractères, les mercenaires du faux nous inscrivent dans la case du standard, du banal, de l'humain-animalisé. Et pourtant, mes rêves sont singuliers, et chacun rêve comme lui-même, singulièrement. Je ne suis pas un chiffre ni un alphabet anonyme ; je suis le fruit le plus beau d'un rêve que l'humanité ne cesse de poursuivre et d'améliorer, n'en déplaie à quelques vulgaires majuscules.

Il y a un passé tranquille, dépassé, mort, fini et un autre assoiffé de gloire, affamé, hurlant comme une furie, et qui vous court derrière et vous rattrape, quoi que vous fassiez.

Je compte me rendre inapproprié vis-à-vis de moi-même, dit en tremblotant le cœur d'un oiseau, auquel on a tout arraché, jusqu'au nom de l'espèce.

La maison fermée, celle du doute, de l'appréhension ; celle qui n'ouvre pas par peur de tomber, de s'effriter en nous et dont les murs sont cassants comme les restes d'un mort.

Je ne savais pas que l'oubli est une autre forme de douleur.

Je ne cherche rien, puisque rien ne dure. Regardez, je n'ai rien dans la main, hormis sa peau et ses ligaments. Cette main non plus ne